

io

19
LE QUOTIDIEN
DU FESTIVAL
IN / OFF

Numéro 19 / Dark Circus — Trilogie du revoir — Meunier / Bordat — Amou Tati
Voltaire vs Rousseau — Theatron — Denis Guéguin — Philippe Berling



ATTENTION MESSAMES ET MESSIEURS

— par Marie Sorbier —

Voilà une proposition artistique qui fait du bien. Musique electro à jardin, encre de Chine, sable et marionnettes à cour. Le duo de Stereoptik offre aux enfants de tout âge une des plus belles découvertes du Festival d'Avignon 2015.

Romain Bermond et Jean-Baptiste Maillet créent devant nos yeux ébahis un monde suranné, vintage en noir et blanc, à l'atmosphère proche des saloons – la sépia en moins – et de certains films de Tim Burton ou de Terry Gilliam. De guingois, dépressifs, les personnages de ce cirque, marionnettes à la mâchoire désarticulée, ne vivent pas au pays de Candy. « Venez nombreux, soyez malheureux », scande le mégaphone pour attirer la foule. Le malheur ne se cache plus, chaque numéro se termine par un drame tandis que l'art dramatique se déploie avec poésie et tendresse. Bon, l'homme canon est projeté dans l'espace, le lion dévore le dompteur, la trapéziste rate sa figure... Les chutes sont dures. Paradoxalement, ces numéros qui finissent tous mal endorment la peur qui nous saisit quand le funambule déambule à 30 mètres du sol. La chute est dure mais programmée, reste la beauté du geste. L'univers du cirque porte en lui une ambivalence ; la sortie

au chapiteau est associée à l'enfance, pourtant les clowns font parfois peur – on se souvient de ceux qui terrorisaient les foules il y a quelques mois – et les numéros traditionnels proposés convoquent le bizarre, le dangereux voire le morbide. La coulrophobie s'explique par l'imaginaire lié au clown maléfique (Joker bien sûr) mais peut-être aussi car derrière le masque il est impossible de voir le visage et donc de décrypter et d'anticiper les réactions. Le lâcher-prise n'est pas à la portée de tous.

“

« Dark Circus » vient réveiller en chacun l'émerveillement

La collaboration avec Pef, qui a signé notamment les succulentes histoires du Prince de Motorou, met en mots ces fantômes circassiens et retourne la situation avec une grâce et une poésie qui chopent au cœur. Vous connaîtrez désormais la genèse et le pouvoir du fameux nez rouge : il réenchante le monde, rend la vie et provoque la joie. Techniquement, ce spectacle laisse pantois. La création en-train-de-se-faire, là, devant nous, sur le plateau. Pas de

dispositif supersonique mais deux tables et un écran. Le geste est précis, fluide, terriblement efficace. Un simple mouvement du doigt et voilà la route qui conduit au chapiteau, la foule qui s'installe, la piste aux étoiles. Les figurines en papier ou en porcelaine exécutent leurs numéros, et les mains des deux garçons réalisent des prouesses. Mise en abyme de la performance, la fiction et les conditions de réalisation de la fiction. Le spectacle est partout, le public des Pénitents blancs envahi de réactions multiples : rire, surprise, étonnement et finalement gratitude. Voilà une proposition artistique où l'expression désormais en vogue « tout public » prend son sens. Combien de spectacles qui s'adressent aux enfants ne les considèrent pas comme des êtres dotés d'une intelligence du monde et d'une envie constante de découverte ? Souvent, ces « jeunes publics » cèdent à la facilité, au rire bête, aux belles images creuses. C'est naïf, et quid de l'implication des comédiens ? « Dark Circus » vient réveiller en chacun l'émerveillement, cette nécessaire capacité à regarder le monde avec des yeux neufs. En s'adressant à l'enfant, cette fable permet de rêver plus grand. Peu connue et donc peu attendue, la compagnie Stereoptik a apporté dans ses bagages cette fraîcheur et cette évidence dont le public d'Avignon avait bien besoin.

— FOCUS —
DARK CIRCUS

QU'EST-CE QUE C'EST QUE CE CIRQUE ?

— par Julien Avril —

Sur une histoire originale de l'auteur-illustrateur Pef, le duo Stereoptik fait éclore sous nos yeux un poème animé, graphique et musical, qui raconte avec humour et mélancolie le point imaginaire d'un basculement du cirque de la cruauté vers celui de la magie et du rire.

Je n'ai pas d'enfant sous la main, pourtant je réussis quand même à me glisser dans la chapelle des Pénitents blancs. Là, ils sont deux, ils se font face, installés d'un côté et de l'autre de la scène, avec à disposition chacun un plan de travail, petit atelier d'imagination, minimanufacture de musique et d'images. Au milieu d'eux, le centre du plateau est laissé vide. Que s'y passera-t-il ? Absolument rien. Ce n'est qu'une caisse de résonance, car c'est plus haut qu'il faut regarder, qu'apparaissent les uns après les autres les traits de l'histoire. Les gestes et les réalisations des deux plasticiens-musiciens sont repris en vidéo sur un écran blanc qui devient alors le support interactif de la fable proposée par Pef. Ils rivalisent d'inventivité pour créer l'atmosphère de ce cirque cauchemardesque : d'un côté guitare, caisse claire, synthétiseur ; de l'autre feutres, fusains, pinceaux, encre et même sable. Dans une harmonie parfaite, comme un pas de deux entre le pincement de corde et le coup de

crayon, un décor est planté : périphérie urbaine où un chapiteau vient pousser comme un gros champignon entre les barres d'immeubles. Désespoir en blanc et noir. La caméra zoome et nous entrons dans la narration comme dans un dessin animé, Romain Bermond et Jean-Baptiste Maillet manipulent des pochoirs : des passants moroses suivent la voiture publicitaire du Dark Circus comme des rats suivraient le joueur de flûte. Le mégaphone crie : « Venez nombreux ! Devenez malheureux ! »

“

Un spectacle précieux, d'une finesse rare et désarmante.

D'un geste, le sable est balayé et nous voilà au milieu de la piste, accueillis par un étrange Monsieur Loyal, marionnette de carton qui claque sa mâchoire comme un squelette. Je réalise vite de quel genre de cirque il s'agit. Les numéros et les artistes ici sont à usage unique. La trapéziste s'écrabouille, le dompteur est mangé et je ne parle pas du numéro de lancer de couteaux. Incroyable stupeur de voir le spectacle de la mort proposé à des en-

fants. Avec humour et second degré, certes ; un travail esthétique hypnotique, j'en conviens ; avec une mise en scène jubilatoire, un vrai sens du cadre et du traitement du temps, OK OK OK ! Mais bon ! Les gars ! Quand même ! Vous jouez à un jeu dangereux, là, me dis-je en moi-même, à la fois fasciné et révolté par l'audace de ce bruit de crêpe écrabouillée lorsque l'homme canon retombe après avoir été propulsé en orbite. J'espère que vous avez les reins solides et que vous allez trouver le moyen de refermer ça sans trop casse et sans plaintes des parents pour cauchemars à répétition de leurs mômes. Et voilà que notre Monsieur Loyal annonce un numéro imprévu. La résolution est là et en moi-même je me tais, tant elle est belle et évidente et tant elle vient tout réparer, même certaines blessures que nous avions oubliées. « Dark Circus » est un spectacle précieux, d'une finesse rare et désarmante. Voyage double dans le temps de notre enfance et dans les temps archaïques de l'homme. Qu'est-ce que le cirque ? Qui est cet homme qui vient arrêter le massacre en endossant les restes du massacre, dans une exécution publique symbolique, pour que nous puissions tous vivre ensemble et dans la joie ? Petit bouclier humain contre la bête immonde. Je t'aime. Tu portes un point rouge au visage et ta mère se nomme « Poésie ».



© Stereoptik

IN

DARK CIRCUS DE STEREOPTIK

19 > 23 JUILLET 2015 À 11H ET 15H — CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS

COULISSES

STEREOPTIK DANS L'ARÈNE

Quelques minutes après leur performance acrobatique dans « Dark Circus », Romain Bermond et Jean-Baptiste Maillet, encore essoufflés, me retrouvent dans l'arène. Ils me racontent la formation de leur duo, les phases d'immersion en sous-sol et le grand saut dans le IN d'Avignon.

Formations

Romain Bermond : On se connaît depuis quinze ans, on jouait ensemble dans une fanfare (« brass band »). On est tous deux musiciens et plasticiens. On a monté notre premier spectacle autour de l'image et de la musique, sans aucune expérience. On s'est enfermés pendant huit mois dans un local pour se frotter à la matière. On n'a pas beaucoup vu la lumière à cette période – et on ne la voit pas beaucoup depuis d'ailleurs ! Cela a donné notre premier spectacle, « Stereoptik », en 2009. Ça a bien marché, on a tourné en France et à l'étranger. Notre objectif était de faire un spectacle grand public, sans texte, qui puisse être compris de tous, avec des structures démontables pour pouvoir facilement voyager. Ensuite on a fait « Congés payés », à partir d'images d'archive, et « Les Costumes trop grands ». L'image et le son se mélangent de plus en plus dans nos créations.

Jean-Baptiste Maillet : J'ai rencontré Pef il y a dix ans dans un village de Normandie. Quand il a vu notre premier spectacle, l'envie de travailler ensemble a aussitôt germé. Pour « Dark Circus », il a écrit un synopsis et nous a donné entière liberté d'interprétation. C'était à nous de faire vivre des acrobaties périlleuses à des personnages, de leur donner vie.

Un spectacle sombre mais optimiste au fond ?

Jean-Baptiste : Tout le début du spectacle est sombre, c'est vrai, mais paradoxalement les chutes font rire. C'est le gag le plus vieux du monde, c'est cruel, mais ça fait encore rire.

Romain : Une entrée en scène ratée par exemple, c'est drôle.

Jean-Baptiste : C'est le côté tragique de cette histoire qui déclenche le rire. Ça renvoie aux anciens jeux du cirque, à la curiosité étrange qui nous pousse à vouloir voir des gens périr. Mais on finit sur une happy end qui

réunit tous les personnages, et on assume ce dénouement joyeux. La fin, ce n'est pas juste un nez de clown ; c'est la couleur du chapiteau qui rayonne sur la ville en noir et blanc. Pour nous, ça parle de l'impact que peut avoir le spectacle vivant en suscitant de la joie et des questionnements, son pouvoir d'éclairer la vie sociale, de transformer l'environnement.

Rémiscences du cirque

Jean-Baptiste : Il m'est arrivé quelquefois de jouer avec des compagnies de cirque.

Romain et Jean-Baptiste : Mais on travaille surtout avec nos souvenirs d'enfance. Le cirque, c'est le spectacle familial par excellence, qui réunit toutes les générations. Sans nostalgie, car on vit encore avec. Chaque tableau est comme un numéro. On les travaille d'abord séparément, puis on les associe comme dans un montage. L'élaboration du tableau de l'aquarium par exemple nous a occupés deux mois entiers en sous-sol ! On fait tout ensemble, du début à la fin. C'est un jeu de ping-pong.

Jouer dans le IN d'Avignon, le grand saut ?

Romain et Jean-Baptiste : C'est au-delà de nos espérances. Notre présence ici est même improbable, la forme qu'on propose est très singulière. Olivier Py a eu le coup de foudre pour nos dessins en passant dans les coulisses de la Manufacture il y a deux ans, et tout s'est enchaîné. On craignait la réaction du public avignonnais, mais finalement tout se passe à merveille. L'équipe technique est super. De manière générale, on essaie d'alterner entre les scènes nationales et les petites salles, où le public n'est pas toujours facile à solliciter, les lieux de marionnettes, les chapiteaux, les petits festivals aussi. Ici, on a vu « Richard III », on était au premier rang, et on a pris une grosse claque. On s'est pas parlé pendant un quart d'heure après, tellement c'était fort. On n'est pas des connaisseurs de théâtre, donc la découverte est de taille.

Propos recueillis par Pénélope Patrix

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

IN FORBIDDEN DI SPORGERSI

DE BABOUILLEC — CONCEPTION PIERRE MEUNIER ET MARGUERITE BORDAT
15 > 24 JUILLET 2015 À 18H — **CHARTREUSE DE VILLENEUVE**

LE NYCTALOPE SOUVERAIN
— par *Célia Sadai* —

C'est l'histoire de ceux qui penchent la tête hors des trains en marche, qui ouvrent les portes dont l'accès est interdit, malgré les panneaux qui disent « Forbidden di sporgersi ». Créé par Pierre Meunier et Marguerite Bordat et joué à la Chartreuse, « Forbidden di sporgersi » adapte le roman « Algorithme éponyme », de l'auteure autiste Babouillec, à travers un théâtre à la croisée du cirque et des arts plastiques (Niki de Saint Phalle, Calder et Tinguely ont collaboré à la scénographie). Le spectacle restitue le chantier de construction et de destruction d'un monde intérieur entre poésie et animisme, entre art brut et vision dadaïste : « Pourquoi pas le RIEN comme point de rencontre ? » suggère Babouillec.

Sur la scène, enrobée de ruban de chantier blanc et rouge, un corps de personnages en blouse blanche avec casque de chantier et gants de bricoleur manipule des panneaux numérotés de plexiglas stratifié. Mais ces numéros n'organisent rien et disparaissent au profit de dessins abstraits et au son de la chute métallique et inévitable de tout ce qui occupe l'espace scénique. Car sur cette scène plutôt chargée, sculpturale et barrée s'entrechoquent et se suspendent une palette de ventilateurs sur roulettes, du plastibulle au drapé aérien, des câbles électriques qui n'en font qu'à leur tête, un bassiste qui joue avec un archet et un casque, et surtout une vis géante qui menace d'anéantir le spectacle entier. Bref, une féerie d'acier et de PVC qui livre en contrepoint sa fable philosophique : « Forbidden di sporgersi » rit un peu de nous « faiseurs du monde, dans ce dédale arbitraire », « têtes asservies aux corps cyniques ». Une vision sombre et pessimiste, corrigée par la vue hors du commun du nyctalope, alter ego de Babouillec. Au salut, les panneaux de plexiglas nous renvoient notre propre reflet.

JE PENCHE DONC JE SUIS
— par *Pierre Fort* —

Pierre Meunier a été découvert à Avignon en 1996 au Colibri, théâtre alors dirigé par Anne de Amézaga. Sa pièce inclassable « L'Homme de plein vent » évoquait un couple luttant contre la pesanteur. Comment l'homme succombe-t-il aux attractions exercées par la matière ? Ce thème traverse aussi « Forbidden di sporgersi », qui fait écho au livre de Babouillec, jeune « autiste sans paroles ». Revêtus d'une blouse grise, Meunier et trois autres comédiens manipulent tant bien que mal d'immenses rectangles de plastique flexibles, qui ne tiennent jamais debout. C'est le début d'un ballet étrange, où les acteurs se confrontent à des obstacles ordinaires et insolites, détournés de leur finalité. Un serpent in de rualise qui s'agitte dans les airs. Des tubes de métal résonnants auxquels on se suspend. Une gigantesque vis infinie tombant de travers. Des câbles entortillés dans lesquels on trifouille. Une forêt de ventilateurs cloués sur une planche à roulettes, vrombissant et s'entrechoquant sous des bâches, comme les moulins de don Quichotte. Ou des moteurs dont les mouvements de tourniquet détraqué rappellent les sculptures de Tinguely... Cela crée des moments particulièrement hilarants, comme ce court-circuit provoqué par un micro défectueux. Le spectacle restitue l'attirance de l'enfance pour les objets, le vertige éprouvé pour ces machines sensibles et déginguées. C'est une poétique de la matière : l'homme est un tuyau penchant.

L'écriture de Babouillec surgit concrètement sur le plateau. Les petits carrés de lettres qu'elle utilise pour écrire sont projetés au moyen d'un épiscopo très puissant. On entend ses phrases, des lettres bleues se combinent... Pierre Meunier a auparavant travaillé avec François Tanguy et Joël Pommerat. Le théâtre pour ces artistes est une quête du réel, une façon de réannoncer le monde. Ce spectacle singulier nous invite à reconsidérer la réalité, à en repenser les normes et les limites, pour échapper à l'uniformisation de nos vies.

DÉCALÉMENT, DÉCALÉMENT
— par *Célia Sadai* —

BonPlan. Michelle vous re-fourgue du manioc d'Abidjan qui vient de Washington pour une poignée de francs CFA, chaque jour au Pandora dans le one-woman-show « Amou Tati, la dame de fer », écrit et joué par Tatiana Rojo et mis en scène par Eric Checco. Michelle est la « dame de fer », mère ivoirienne de quatre filles à qui elle a tenté d'enseigner la parabole biblique « Fouette avec un gros caillou celui qui te frappe la joue droite ». Quand ses filles, qui n'ont rien retenu de ses leçons, s'entichent d'hommes tout à fait grotesques, Michelle prend son chapelet et demande des miracles à Dieu, dans un numéro de drama queen hilarant, à grand renfort de tchips, mimiques et attitudes empruntées aux divas d'Abidjan. « Amou Tati », c'est une farce un brin mélo avec des morceaux de coupé-décalé, et des punchlines en nouchi dont le ton démesuré me fait mourir de rire. « Esprit mauvais, esprit d'esclavage, je vais la

chicotter », s'exclame Michelle quand elle apprend que sa fille Amou Tati fait de la randonnée avec son compagnon François le Français, dans une forêt de serpents où les Bétés s'adonnent à des rites initiatiques et où rôde un masque yacouba qui peut vous rendre aveugle : car François le Français « veut faire un avec la nature ». Michelle déroule une histoire probablement mensongère qui sert sa piquante satire de caractères : il est temps d'exorciser sa fille avec l'aide de prêtres gifleurs.

Michelle ne connaît pas la déprime, vit de débrouilles, elle a même pris un crédit chez la dame « qui vend cubes Maggi ». Achète le « poisson pas cher avec 4 400 arêtes ». En plus de nous faire rire d'un rire gras et voltairien, elle fait la chronique sociale et subversive des « manioqués ». Et quand on lui rabâche l'esprit rousseauste des Lumières, elle réplique avec son name dropping à elle les noms de « Soundjata Keita, Amadou Hampaté Bâ ».

LA DARONNE DU BLED
— par *R-2-6* —

Les mères africaines des comédies en France se ressemblent toutes. Le lieu de l'intrigue, la France : elles sont nounous, femmes de chambre et entretiennent une marmaille. Le lieu de l'intrigue, le bled (expression diasporique dans lequel le mépris le dispute à l'ignorance) : elles vendent sur des marchés, elles sont l'unique source de revenus d'une famille également nombreuse. Elles lisent aussi la Bible à longueur de journée. Malgré leur courage au travail, elles disent à leurs filles de se trouver un bon parti, blanc de préférence. Convoquer Frantz Fanon ici serait aussi indécent que d'employer un missile à tête chercheuse pour abattre une bicyclette. Passons sur la mère qui enseigne la vénalité à ses filles. À sa décharge, elle en a quatre, et sa vie ne semble pas être des plus reposantes. Cette vieille image du spectacle de Tatiana Rojo m'a littéralement assommé.

À l'inverse, les quatre filles ne semblent pas donner du grain à moudre à leur mère. C'est le rapport distendu entre la mère, ses aspirations et ses filles qui confère au spectacle une respectable épaisseur. Moins perdues que leur mère, elles suivent des parcours personnels, n'hésitant pas à se tourner vers des chemins très inattendus : danseuse étoile ou chanteuse lyrique.

Pendant près de deux heures, Tatiana Rojo assure avec une présence physique extraordinaire les cinq rôles. Elle enchaîne des gags, des quiproquos, des imitations d'accents, bref un comique ordinaire qui emporte le public. Je n'ai pas vraiment de goût pour cet humour, mais je ne le trouve guère mauvais. En revanche, je ne supporte plus les danses dans tous ces spectacles estampillés « Afrique ». Le coupé-décalé m'incommode autant que les blagues sur les caractéristiques physiques. J'ai eu quelques éclats de rire sur les blagues de littéraire, le Sénégalais de Château-Rouge déclarant sa flamme à l'aide de « Femme noire », de Senghor. Il me semble que Tatiana Rojo est une actrice à suivre.

IN TRILOGIE DU REVOIR

DE BOTHO STRAUSS — MISE EN SCÈNE BENJAMIN PORÉE
21 > 25 JUILLET À 18H — **GYMNASÉ DU LYCÉE AUBANEL**

POREUX PORÉE
— par *Mathias Daval* —

[]
— par *BF* —

Benjamin Porée a beau convoquer, dans sa note d'intention de la « Trilogie », tout à la fois Tchekhov, Pierre Soulages et Roland Barthes, il y a peu de chances qu'aucun de ces génies éthérés ne vienne planer sur son spectacle, qui nous plonge dans la torpeur et l'ennui. On aimera ou pas la prose froide et vaguement réactionnaire de Botho Strauss. Elle n'est pas sans mérite d'observation socio-psychologique de ses contemporains. Mais c'est tristement souvent qu'elle appelle des mises en scène laborieuses (ici surgit le souvenir effroyable des 3 h 20 d'« Ithaque » aux Amandiers de Martinelli). La version de Benjamin Porée, succession des plus mauvais clichés rohmeriens, de transitions musicales grossières, accentue la contradiction fondamentale du texte qui est aussi celle de sa présente dramaturgie : il sombre corps et âme dans ce qu'il prétend dénoncer, c'est-à-dire la crise de la représentation à l'âge postmoderne.

Certes, le chassé-croisé de ces personnages pathétiques, qu'il soit professionnel, amical, familial ou amoureux, est un reflet adéquat de nos défaillances relationnelles, cristallisées dans un milieu où le rôle du regard est au cœur des stratégies d'interactions : le monde de l'art, symbolisé par ce salon conceptuel où circulent, de tableau en tableau, les corps désincarnés d'artistes, de critiques, d'acteurs...

Mais il s'arrête au discours : sa logorrhée emporte la poésie, la noie sous un torrent de mots et d'images (encore un énième et inutile dispositif vidéo en mode caméra embarquée sur l'épaulé d'un comédien). Si le spectacle nous vole notre être, dixit Debord, que dire du spectacle du spectacle ? En somme, « Trilogie du revoir » a tout d'un vieux théâtre des années 1970, resté figé sur les décombres du structuralisme. Là où Claude Régy, importateur de Botho Strauss en France, avait utilisé à Nanterre, dans sa version de 1981, un canapé circulaire comme élément central de la scénographie, Benjamin Porée a choisi un canapé droit. Quel vent épique et révolutionnaire souffle sur notre nouvelle génération de metteurs en scène !

Je préfère m'éclipser avant la fin : le silence éternel de ces espaces infiniment creux m'effraie.

REGARDS

OFF VOLTAIRE VS ROUSSEAU

D'APRÈS UN CHOIX DE TEXTES DE VOLTAIRE — MISE EN SCÈNE JÉRÔME BRU
13 > 26 JUILLET 2015 À 19H05 — **CHAPEAU ROUGE**

C'EST LA FAUTE À VOLTAIRE !
— par *Maya Crale* —

Voltaire le caustique et Rousseau l'idéaliste s'affrontent sur le ring. Deux acteurs, l'un jouant Voltaire, l'autre Rousseau, nous livrent un montage de textes des deux philosophes. On se retrouve dans une espèce de salon façon xviii. Un petit canapé et un tapis de velours rouge. Un chandelier. Un manuscrit. L'acteur a un verre de vin à la main. On sent déjà que c'est un peu mal barré. On espère que tout ce kitch est une blague, mais en fait non. C'est tout simplement un mauvais spectacle amateur où les stéréotypes ont la peau dure, où les acteurs chantonnent leur texte, figés dans des postures qu'ils n'abandonneront jamais (si, peut-être à la fin pour nous proposer gentiment de discuter avec eux après le spectacle). Du théâtre tout ce qu'il y a de plus ringard et ampoulé. Et les spectateurs ont l'air de prendre du plaisir, je ne comprends pas. Je n'ai pas suivi une ligne de leur texte.

Au bout de 5 minutes, je n'avais qu'une envie : fuir. Mais impossible bien sûr, car la salle du théâtre du Chapeau rouge est minuscule et étonnamment bondée. J'ai donc été forcée de prendre mon mal en patience. Parfois les acteurs enfilent des gants de boxe et font mine de se battre pour illustrer la querelle des deux philosophes. D'où le titre : « Le Ring ». Quelle belle trouvaille ! Bref, tout est cliché. Voltaire ne lâchera jamais son sourire sardonique et son ton méprisant, et Rousseau son air torturé et absolu. Le théâtre des postures, des mimiques et des intonations. Mais référez-vous plutôt au commentaire de R26 à côté. Il saura être plus positif. En attendant, bonne fin de festival, et j'espère que vous trouverez des lieux de théâtre où quelque chose se passe dans l'ici-maintenant. Bisous.

LE CLASH DES LUMIÈRES
— par *R-2-6* —

Je me souviens d'une fresque en cours de philosophie : sur le modèle de la ligne de l'histoire, celle qui représente le temps en portions, nous avions la ligne des courants philosophiques, des séquences successives de la pensée. Il y avait les présocratiques, les socratiques, etc. et presque au centre de la composition, dans les traditions philosophiques diamétralement opposées. Si le projet a quelques failles imputables au OFF, à cette fin de festival, aucun curieux ne rechignera à un huis clos entre Voltaire et Rousseau dont Jérôme Bru et Christophe Vic font entendre les mots. Je me souviens d'un dîner : un convive peu accoutumé au théâtre rapportait avoir passé un bon moment, avoir aimé la diction des acteurs. « Voltaire vs Rousseau » m'a fait retrouver ce plaisir naïf, instinctif qui nous dessine un petit sourire.

l'imaginaire de l'écolier s'étripent allégrement. Sur un canapé, assis ou couchés par terre, les deux philosophes s'échangent des amabilités. Le ton reste des plus courtois, mais une violente ironie cingle à chaque réplique. La distance se creuse entre les deux gladiateurs de la pensée. Entre eux se joue le titre honorifique du « plus éclairé des Lumières ». Une confrontation de deux frères ennemis qui se rendent coup pour coup. Chacun suit sa partition : Voltaire, riche, mondain, bon viveur ; Rousseau presque misanthrope, ermite, rêveur solitaire. Deux traditions philosophiques diamétralement opposées. Si le projet a quelques failles imputables au OFF, à cette fin de festival, aucun curieux ne rechignera à un huis clos entre Voltaire et Rousseau dont Jérôme Bru et Christophe Vic font entendre les mots. Je me souviens d'un dîner : un convive peu accoutumé au théâtre rapportait avoir passé un bon moment, avoir aimé la diction des acteurs. « Voltaire vs Rousseau » m'a fait retrouver ce plaisir naïf, instinctif qui nous dessine un petit sourire.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Philippe Berling —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Tout peut se passer derrière le quatrième mur. Absolument tout. C'est la puissance du théâtre. Le quatrième mur autorise toutes les libertés, les révolutions intimes, les levées d'interdits, les dévoilements, les imprécations, les outrages, les blasphèmes, les prières, les arrogances, les royaumes. Il permet la transformation de petites personnes en grandes voix qui sonnent et la multiplication d'un seul en assemblée contradictoire. Une fois franchi le quatrième mur, j'ai pu dire à ma mère que je savais son plus inavouable secret sans qu'elle l'ait jamais avoué, les ravages qu'il avait causés et qu'il continuait à propager, et j'ai pu commencer à mettre un terme à la catastrophe. Une fois passé au-delà du quatrième mur, j'ai pu clamer à ma mère tout l'amour et toute la haine mêlés que je lui portais, et cette clameur a fait le tour du monde.

Après ses études à l'IN-SAS de Bruxelles, Philippe Berling crée la compagnie Théâtre Obligatoire, commence une carrière de metteur en scène. De 1990 à 1994, il accompagne Jean-Marie Villégier au Théâtre national de Strasbourg où il sera responsable de la programmation. En 1995, il est nommé directeur du Théâtre du Peuple de Bussang. En 2010, il est nommé au Théâtre Liberté de Toulon, en codirection avec Charles Berling, son frère. Philippe Berling a réalisé près de cinquante mises en scène qui manifestent une grande curiosité pour la littérature dramatique classique et contemporaine mais aussi mais dramatique.



(C) Hélène Théret

MEURSAULTS
21 > 25 JUILLET 2015 À 15H
THÉÂTRE BENOÎT-XII

ANALYSE

— Par Florence Dupont —

Le Festival d'Avignon est chaque année l'occasion de célébrer la Grèce, qui aurait « inventé le théâtre et la démocratie sur l'agora d'Athènes ». Quand, cette année, les Grecs du xxième siècle sont menacés de devoir quitter l'Europe, un cri unanime s'élève pour défendre « nos » (?) origines. Les vieux fantasmes bien-pensants sont d'autant mieux accueillis qu'ils flattent l'idéologie identitaire de l'Occident. Ne croyez pas ce que vous racontent les prétendues histoires d'un théâtre européen qui commencerait en Grèce. Non seulement les Athéniens n'ont jamais « inventé » le théâtre, mais il n'y a jamais eu de « théâtre » en Grèce ancienne ni comme institution ni comme genre littéraire. Une seule preuve pour aujourd'hui : le mot « théâtre » lui-même. Le grec theatron a bien donné « théâtre » en français, mais le mot ne désignait que les gradins. Il signifiait « lieu où l'on assiste » et non pas « lieu où l'on regarde », comme on le lit souvent. Le public grec, en effet, n'était pas une assemblée de spectateurs regardant une scène. Projetant sur la Grèce antique leur propre conception du théâtre, les théoriciens théâtrologues écrivent que le theatron était « le lieu du regard », que ce terme est dérivé du verbe theaomai, signifiant « regarder attentivement, contempler », et s'opposant au verbe akouein, « entendre ». Ce faisant, ils attribuent aux Grecs du ve siècle notre opposition moderne entre « voir/entendre » et « regarder/écouter ». Or, les Grecs définissaient autrement le theatron, en opposant non la vue et l'écoute, mais la présence et l'absence. Theaomai signifie « assister à, être présent à un événement » aussi bien visuel qu'auditif. Akouein au contraire signifie « entendre, entendre dire, savoir par oui-dire ». C'est pourquoi le verbe theaomai

désigne indifféremment le fait d'assister à un concert, à une conférence, à un discours. Ce contresens sur le mot theatron sert à conforter l'idée reçue, mais fautive, que le théâtre grec aurait donné à voir au public des images du monde, de l'homme, de la cité, que c'était un théâtre de la représentation, de la mimesis. Une tragédie aurait été le miroir, certes brisé pour certains, de la réalité extrathéâtrale. Cette distance introduite par la représentation conduit à d'autres idées reçues, comme « La tragédie était politique, elle traitait de grandes questions qui concernaient les Grecs et nous concerneraient encore »... Malheureusement personne n'est d'accord sur ces grandes questions universelles ; chaque pays, chaque époque y retrouve les siennes. Méfions-nous des origines. Les origines substituent les racines à l'histoire. Soupçonnons ce théâtre grec des origines qui serait aussi l'origine du théâtre d'être une machine idéologique de cette Europe prétendant être le creuset de la civilisation. Comme si les autres formes de théâtre appartenant à d'autres cultures – indienne, japonaise, chinoise, iranienne... – elles aussi anciennes, elles aussi écrites, elles aussi conservées et mieux encore vivantes ne pouvaient pas prétendre à la même dignité. En fait, ce théâtre grec antique dont l'image parasite les histoires du théâtre comme les sites académiques est une fiction moderne créée au xixe siècle pour servir d'origine aux théâtres européens, une fois le classicisme abandonné. Hugo proclamait que Shakespeare était le nouvel Eschyle, ne doutant pas d'être lui-même l'un et l'autre.

Florence Dupont est professeur émérite à l'université Paris-Diderot.

LE FAUX CHIFFRE

2/3

C'est le nombre de spectacles du festival avant lesquels on se souhaite « bon courage ».

HUMEUR

“ JE FERAI BIEN UN STAGE D'ÉCHASSES. ”

— @AuCafeFrançais —

I/O MICRO

@ALEXMETZINGER —
@IoGazette est vite devenu un petit plaisir quotidien, alors merci à toute l'équipe ! #iomicro #Avignon2015

@ADELINEPICULT —
Pierre Perret a promis: «Tout tout tout vous saurez tout sur le zIOzIO!» @IoGazette #iomicro

@RICRETPICK —
Barbara et Fairouz par Dorsaf Hamdani au musée Calvet : grâce, Méditerranée et abandon des frontières au #FDA15 #Iomicro

@BLEROY3775 —
#FDA15 Cuando vuelva a casa à la FabricA. Mise en scène très imaginative. Beau spectacle. Ne semble pas faire le buzz, à tort. @IoGazette ?

@MISSMARIONPARIS —
#nofilters ni make up ni épilées et des demi-cos-tumes, les danseuses du #balducercle nous rappellent que l'important c la transe #Iomicro

@FABZEFAB7 —
Au fait, Une diva à Sarcelles : C'est la divine comédie musicale de @avignonleoff La cantatrice chamée ! #Iomicro #Avignon2015

—
Twitter : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE

« LA VIDÉO FAIT DE L'OPÉRA UN ART CONTEMPORAIN »

— Par Christophe Candoni —

Dans un livre à paraître à l'automne aux éditions Alternatives théâtrales, le vidéaste et plasticien Denis Guéguin revient sur dix années de collaboration avec le metteur en scène Krzysztof Warlikowski sur la scène lyrique.

Avec des metteurs en scène comme Lepage, Castellucci, La Fura dels Baus, Sellars couplé à Bill Viola, l'art vidéo paraît désormais évident sur les plateaux d'opéra. « Aujourd'hui, un vidéaste est reconnu, il trouve sa place et ne passe plus pour un étranger, même aux yeux des chefs d'orchestre, dont certains demeurent réticents alors que la plupart connaissent et apprécient son travail... Mais au début, mon métier n'existait pas aux yeux des équipes de production. C'est la raison pour laquelle mon rôle devait être un peu plus expliqué et valorisé. » À la question « Qu'est-ce que la vidéo apporte de plus à l'opéra ? », Denis Guéguin répond, euphorique : « Plus de plaisir ! L'opéra est le lieu le plus extraordinaire pour rêver et créer un spectacle. C'est un art total. Il ne peut se contenter d'être une machine à produire de la grande et belle musique. Pour en faire un véritable art contemporain, il faut l'irriguer de nouvelles formes. C'est tout l'intérêt de la vidéo. » Une des caractéristiques de son travail avec Warlikowski est qu'il prend comme source d'inspiration à la mise en scène d'un opéra un ou plusieurs chefs-d'œuvre du septième

art : « Sunset Boulevard », de Billy Wilder, pour « L'Affaire Makropoulos », de Janáček, Kubrick et Rossellini pour « Parsifal », de Wagner, Paul Morrissey pour « Le Roi Roger », de Szymanowski, « Marienbad » (Resnais) pour « La Femme sans ombre », de Strauss, « Shame » (McQueen) pour « Don Giovanni »... « Ces films cultes nous donnent de nouvelles possibilités de raconter ces histoires, explique-t-il.

“ La vidéo live modifie le rapport à l'interprète, devenu un véritable performer ”

Tout un univers naît de notre cinéphilie commune mais n'est évidemment pas partagé de tous. Pour autant, on l'utilise comme une référence universelle car on trouve dans des mythes comme Marilyn Monroe ou “2001 l'Odyssée de l'espace” ce qui relève du mystère humain et de l'existence que nous voulons explorer. Ces références se retrouvent directement citées sur scène, ou bien elles apparaissent par un système complexe d'analogies. La vidéo live modifie le rapport à l'interprète, devenu un véritable performer filmé parfois en gros plan. Warlikowski et Guéguin aiment travailler le dévoilement de l'être dans l'intimité. Le plus enfoui est soudainement exposé, parfois crûment. « Le chanteur n'est pas acteur de formation, il n'a pas

la même disponibilité, il peut être intimidé mais peut se servir de la caméra comme d'une loupe pour exalter sa virtuosité. Les possibilités d'une Angela Denoke, d'une Nadja Michael ou d'une Barbara Hannigan sont complètement délirantes. » Pour certains puristes, le foisonnement visuel détourne l'attention de la musique. « L'opéra est un monde clos sur lui-même, se désole Denis Guéguin, son public est parfois décevant dans la mesure où, dans sa recherche de perfection et d'hédonisme, il finit par oublier qu'il est au théâtre. Pour le bousculer, on cherche à lui offrir des ouvertures dramaturgiques, poétiques vers un ailleurs, un autre univers, une invitation à lâcher prise, à renoncer à une lecture dite “classique” d'une œuvre. » C'était d'ailleurs la conviction profonde de Gerard Mortier sur l'opéra. « Nous sommes ses derniers enfants. On est désespérés de sa perte », confie Denis Guéguin. L'opéra appartient aux contraintes de la musique, mais celle-ci n'entre pas en concurrence avec la scène. « Au contraire, la vidéo soutient et amplifie la musique, le sens et l'émotion ! On dit que les metteurs en scène ne comprennent rien à la musique. C'est faux ! La vidéo peut intervenir en dehors de la musique [ce fut le cas en prélude à l'acte III de “Parsifal” ou avant l'ouverture de “Frosch”], mais j'aime tellement l'opéra que je préfère quand il devient la musique de mes films. »

Denis Guéguin est vidéaste, il travaille notamment avec Krzysztof Warlikowski.

LE DESSIN

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE — par Geoffroy Monde —



www.ventscraintes.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O
Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

EN BREF...

Quand la diva française Barbara rencontre l'étoile libanaise Fairouz à travers la voix enchantée de Dorsaf Hamdani et dans la superbe cour du musée Calvet. Aucun risque de rater sa soirée.

BARBARA FAIROUZ
20 JUILLET 2015
MUSÉE CALVET

Comme chacun sait, la chair est faible. Étalée jusqu'à l'écoeurement, elle est la négation même de l'érotisme. Ici la laideur le dispute à l'indigence du propos, dans une chorégraphie à peine digne du spectacle de fin d'année d'une école élémentaire.

A MON SEUL DÉSIR
14 > 21 JUILLET 2015
GYMNASSE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

Benjamin Porée met en scène une pièce écrite en 1977, et sa mise en scène évoque plus la France de Giscard que les chambardements des 70's. Comme quoi dans révolution il y a et révolu...

TRIOLOGIE DU REVOIR
21 > 25 JUILLET 2015
GYMNASSE DU LYCÉE AUBANEL

Giovanni Pastore, seul debout devant nous, nous raconte l'histoire du Titanic, son histoire. Pas d'effet de lumière, pas de décor, il nous captive avec comme seul outil ses mots et son visage. Il ne bouge pas, il

nous raconte avec humour l'Italie, la France, l'Allemagne puis une mort brave et restée inconnue au milieu des 3 177 petites cuillères du bateau. Un comédien à la diction parfaite nous entraîne le temps d'un naufrage. Un angle de vue nouveau, une interprétation bluffante et un humour léger rendent cette histoire anodine, bluffante. Agréable à voir et surtout à écouter. (Héloïse, 14 ans)

THE GREAT DISASTER
8 > 25 JUILLET 2015 À 10H50
LA MANUFACTURE

Aucune envie de lire sur un écran le prêche d'une théorie anticapitaliste judicieuse mais restée au premier degré.

L'ENSEIGNEMENT DE L'IGNORANCE
8 > 25 JUILLET 2015 À 23H
LES CARMES

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr. Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Editeur : I/O 73 rue des Vigornes 75002 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Marie Sorbier, Julien Avril, Pénélope Patric, Célia Sadai (La Plume francophone), Pierre Fort, R-2-4, Mathias Daval, BF, Maya Crle, Philippe Berling, Florence Dupont, Denis Gulgin, Geoffroy Monde.

Photo de couverture :
David Coulon
http://david-coulon.com

N°19 / 22 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépôt légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provençol, 248 avenue Roger Salegros, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÏTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF...

france
bleu
vaucluse

france bleu vaucluse fait son festival

tous les jours entre 17h et 19h



EXPOSITION

LIVRE spectacle

culture

CINÉMA

THÉÂTRE

Balade

Gagnez vos places pour les plus grands événements
04 90 14 04 04

Ecoutez, **on est bien ensemble**

francebleu.fr